LA FEMME S'EN VA.

VIII

Non, non, tout bien considéré, il ne faut pas être le contempteur et le blasphémateur du progrès, et le journal est une des expressions de ce progrès, son porte-voix, son porte-parole, son éclatante et puissante transmission. La mission du journal est avant tout démocratique.

Il fut un temps où les hommes, à moins d'être des personnages publics et considérés grands, vivaient beaucoup chez eux, dans leur maison, dans leur champ, dans leur village ou dans leur petite ville, mais sans trop savoir ce qui se passait en dehors du petit rayon de leur travail, de leurs intérêts, de leurs sentiments et de leur famille. Et ils n'apprenaient les nouvelles du lointain que des semaines ou des mois après l'événement. L'on ne voyageait guère en ces temps où le télégraphe aux grands bras de bois, fonctionnaire royal et gouvernemental, devenait muet dans le brouillard et la pluie. Les chemins, eux aussi, étaient mauvais, et la vapeur d'alors était un cheval monté par un postillon. Cela valait-il mieux ? Les hommes étaient-ils plus heureux et les femmes meilleures ? Voir moins haut, moins loin et moins de choses, et vivre dans un horizon plus borné, avec moins de besoins et plus simplement, était-il un bonheur plus réel ?—Là n'est pas la question pour le moment, et voir sans avoir, doublant la souffrance du vouloir sans pouvoir, pourrait bien être l'excès de la misère.

Mais nous ne vivons plus ainsi maintenant, et le chez-nous d'hier, dans la simplicité, dans la modestie, dans l'ignorance de ce qui ne tourmente pas, sans l'envie que vous n'éprouvez point et que vous n'inspirez à personne, s'est étendu de tous les côtés et s'étend tous les jours. Nous voulons participer à tout, tout voir et tout connaître. Le moindre d'entre nous a désormais une vie publique et ne doute point de son personnage. Il veut entendre et surtout qu'on l'entende. Outre qu'il est citoyen, sans parfois savoir ce que cela signifie, il lit le journal, *son journal* ; et c'est dans ce journal que notre citoyen puise ordinairement ses idées, ses pensées, ses opinions, ses principes et sa foi. Le journal est l'Evangile dans ses mains. Il s'en nourrit comme d'une manne quotidienne. Il en partage les haines, les amours et les espérances. Il en gobe les sottises. Son *journal a dit* : comme Aristote au moyen âge, et sa femme, qui en lit souvent un autre, ne saurait le convaincre d'erreur, même quand la lune est de miel.

A vrai dire, à cette heure, le journal n'est il pas quelque chose de prodigieux, quelque chose qui a bouleversé l'existence de l'homme et de la femme, modifié et, même complètement changé les mœurs, introduit chez nous, au foyer jadis paisible et calme, l'étranger, l'aventurier, l'inconnu, le curieux, le poète, l'artiste, l'auteur, l'acteur, le comédien, l'homme d'Etat et quelquefois le bandit ? Il nous a mis dans la tête, toujours plus aveugle et plus entêtée que le cœur, la folie d'une passion, d'une ambition ou d'une chimère. Habitude ou même nécessité, nous ne pouvons plus nous passer de lui. Heureux encore sont ceux qu'il endort seulement !

Oui, habitude, nécessité et violence même sur la pensée et sur l'esprit, le journal est présentement une puissance prodigieuse. Et cela se comprend sans peine. Il est la curiosité excitée, irritée, avide de tout, jamais satisfait, en demandant encore, *lassata sed non satiata*, comme la Messaline de Juvénal ; et qui que vous soyez, politicien, banquier, marchand, artisan, laboureur, homme d'affaires, homme découvert, rentier, usurier, brocanteur, voleur, saltimbanque, avocat, juge ou magistrat, vous y trouvez ce que vous cherchez et ce qui vous préoccupe. Il sait tout ou paraît tout savoir. Il fait de l'art, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'astronomie, de la géographie, de la philosophie, de la chirurgie, de la pharmacie, de la science et des sauciesse avec le charcutier qui lui truffe convenablement. Il déguste les vins comme un marchand de Beroy ou comme un vrai Bordelais. Ne serait-il pas aussi diplomate profond, tacticien distingué et général profond ? *Nisti a se alienum putat*. C'est une encyclopédie qui n'oublie rien, qui note tout et qui se publie tous les jours et dans toutes les langues. Son véritable nom est *Variété*.

Mais où le journal moderne, grâce aux progrès de la science et de l'esprit humain, est vraiment merveilleux, tenant du miracle ou du surnaturel, souverain dans sa grandeur et dans son intérêt, c'est quand il nous donne, quelques heures après l'événement, toutes les nouvelles du monde entier et qu'il les distribue indistinctement et démocratiquement à tous. Ministres, ambassadeurs, banquiers, financiers, épiciers, cordonniers et les autres, de par le journal qui est le grand porte-voix de tout ce qui se fait, se dit et se dit sur le globe, nous savons sur le même point et dans la moindre bourgade, à deux ou trois mille lieues du fait, que les Japonais taillent les Chinois en pièces, que les Français prennent Madagascar, que le président Faure se porte bien, que celui des Etats-Unis est de bonne humeur, que Guillaume fait un discours, que le petit roi d'Espagne a mis des culottes neuves, que la reine d'Angleterre est légèrement indisposée, que la jeune tzarine est mère, que le Sultan de Constantinople, tout Commandeur des Croyants qu'il soit, est malade, moribond ou mort. Que ne sait-on pas ? Le télégraphe, devenu la foudre aussi rapide que la pensée, n'est plus ce vieil invalide aux bras de bois qui faisait dans l'air ses signes hiéroglyphiques quand le temps était beau et qui s'arrêtait misérablement devant le Pas-de-Calais lui-même. Il brave les océans, fait le tour du monde et appartient à tous. Un marchand de Brême ou de Hambourg peut lui donner cet ordre pour Armour, le marchand de lard de Chicago : "Expédiez-moi quatre mille barils de porc."

Et tout cela, vous l'avouerez bien, est merveilleux et confond presque la raison. C'est à ne pas y croire.—Et où s'arrêtera le pouvoir humain, le pouvoir de cet homme qui vivait de glands crus il y a sept mille ans, qui ressemblait à un Satyre parce qu'il était couvert de peaux de bêtes, qui faisait la chasse avec la massue et les flèches d'Hercule, qui hier encore se servait du mousquet à pierre,—de cet homme qui fut longtemps sans vêtement, sans maison, sans langue, sans alphabet, sans grammaire et sans journal,—de cet homme qui a rarement plus de six pieds et qui vit rarement plus de cent ans.

Car cet homme, si haut dans sa civilisation, si fier de ses progrès et de ses forces empruntées, qui tranche des montagnes comme Roland ou coupe des isthmes comme de Lesseps, qui rêve peut être le percement du globe pour voir si l'enfer est au centre, ainsi que le croyaient les anciens et comme l'affirmait Maupertuis, et qui est à la veille, sans char et sans coursiers, de réaliser l'audacieux projet du présomptueux Icare, a bien rarement plus de six pieds. Les Géants appartiennent à la fable, et les hommes, dans tous les temps, ont eu à peu près la même taille. La nature a ses lois éternelles et invariables, et nous n'avons jamais entendu parler de deux Créations, excepté chez les Grecs. Disons même en passant que ce ne sont pas toujours les plus hauts par la taille qui sont les plus grands par l'esprit. *Sic cum muliebribus*.

Et cet homme superbe, qui n'a six pieds que par exception et deux yeux ordinairement, peut supputer d'après les Chinois, d'après les Juifs, d'après les Olympiades grecques, d'après Jules-César, d'après le calendrier grégorien, d'après le soleil ou d'après la lune, il verra bien qu'il dépasse rarement le chiffre de cent ans et même qu'il atteint rarement ce nombre depuis la multiplication des médecins par le monde. Et si vous ajoutez à cela que l'on ne vit point quand on est enfant, que l'on ne vit plus quand on est vieux, et que l'homme, dans le cours de son existence, dort au moins autant qu'il veille, il faut avouer que la vie humaine est chose bien courte et qu'on ne doit pas s'en glorifier comme si on se l'était donnée à soi-même.

En somme, pour terminer philosophiquement ce chapitre, disons qu'il est bon que l'homme meure, bien que cela ne lui fasse pas toujours plaisir et que souvent il tienne cent fois plus à sa guenille humaine qu'à son âme.

IX

—Nous sommes loin du journal, direz-vous.

Non, car si le journal est dans tout, nous sommes tous dans le journal, puisque le journal est un officier d'état civil qui non seulement chante la gloire des grands hommes, la beauté des actrices et la magnificence d'une civilisation qu'il honore, mais encore enregistre les naissances, les mariages et les décès. Nul mieux que lui ne sait embaumer les morts de valeur et de réputation. Il illustre les douteux eux-mêmes. Ce n'est pas qu'il ne se trompe quelquefois et qu'il n'ait point des préférences personnelles ; mais tout le monde se trompe, et celui qu'on oublie, communément un petit, ne proteste point contre le silence qu'on fait sur sa tombe sans monument.

Pourtant, si nous nous efforçons de rendre justice au journal, l'admirant comme il doit être admiré, l'honorant comme il doit être honoré, lui trouvant non seulement des qualités de premier ordre en littérature, mais encore des vertus qui réjouissent le cœur, reconnaissons-lui bravement des taches comme au Soleil. La Lune en a aussi, probablement des montagnes.

Ainsi le journal actuel, qui souvent monte très haut, sur la montagne des grandes pensées et des magnifiques visions, descend parfois dans des dessous singuliers ou il y a plus d'ombre que de lumière et où toutes les éclaboussures ne sont pas des rayons de soleil. Si ses premiers ouvriers, quelquefois avec des mines de prophètes, travaillent et parlent comme sur l'Horeb ou le Sinaï, et dans une langue qui ne saurait jamais être trop belle, il y a en bas, utile peut-être, mais non nécessairement lumineuse, toute une bande, toute une légion, toute une armée d'obscurs co-opérateurs qui font souvent trop volontiers du zèle et pour qui rien n'est à l'épreuve. Si le journal n'était point leur justification ou leur passe-port, ils seraient parfois damnables. A vrai dire, ils ont du courage, de l'audace, du nez, du flair et de l'esprit. Ils vont où d'autres n'iraient pas et passent par des portes que nul ne connaît. Ils escaladent au besoin les murs, ils sautent par les fenêtres, ils se glissent par des fissures invisibles, et quand vous ne soupçonnez pas même leur existence, ils causent familièrement avec vous. Leur conversation, du reste, ne manque pas toujours d'agrément, et s'ils savent parler, ils savent également écrire. Ils sont forts sur l'amplification dramatique, et le drame, avec eux, devient tout palpitant d'intérêt. Ils ont vu le cadavre, le sang, le revolver et la balle. Ils ont entendu les dernières paroles du mort, et l'histoire de ce mort est artistement déroulée devant les lecteurs sensibles. Le meurtrier, comme de juste, a sa part. Et si c'est un suicide ? S'il y a de l'amour au fond, de la jalousie et du désespoir ? Si l'adultère, ce principe de presque tous les drames modernes quand il n'est pas une comédie à la George Dandin, est la cause du crime, du sang versé et du lamentable spectacle ? La malheureuse était belle, était blonde, était jeune, et sa robe ensanglantée était blanche ! Il ne fallait pas la tuer ! Est-ce qu'on tue celles qui aiment ?—Car le *Reporter*, malgré son métier et ses défauts, a de la sensibilité et de la philosophie.

Mais ce *Reporter* ou rapporteur, qui se double et dédouble à volonté, dont l'ubiquité est certaine, qui a tout à la fois l'aile de l'oiseau et la béquille du *Diable boiteux* de Lesage, est abominablement curieux. Il veut tout voir, tout savoir et tout connaître. Il doit être partout. Il faut qu'il découvre ce que d'autres cherchent. S'il n'arrivait pas le premier ou s'il passait outre, il ferait tort à sa diligence et à sa perspicacité. Ses informations seraient sans valeur, et ses services n'auraient aucun prix.

Ce *Reporter*, du reste, n'est pas toujours l'homme des petites choses, des détails infimes, des fait intimes qui deviennent publics, des portes où l'on écoute, des rideaux qu'écarte l'indiscrétion du vent, des coulisses de la vie humaine qui se font de moins en moins mystérieuses et où chacun de nous veut pénétrer dès qu'il entend un murmure, un rire ou une chanson. Car le *Reporter*, en réalité n'est que notre serviteur, et le *Nouvelliste* de Téophraste existait bien avant lui et bien avant La Bruyère. La place publique d'Athènes servait à d'autres qu'aux orateurs Eschine et Démosthène. Les philosophes eux-mêmes s'en mêlaient. A Rome, même au temps où les matrones parlaient peu, le métier existait. Deux Romains ne s'abordaient pas sans se dire: *Quid novi* ? Quoi de nouveau ? Et cela continue de nos jours. Et cela continuera éternellement, tant au moins aussi longtemps que l'homme aura une langue, que la femme aura une langue et que l'homme et la femme parleront. Seulement, comme la curiosité est plus éveillée que jamais ou plus irritée, l'interrogatoire a quelque peu varié et se formule aujourd'hui par ces mots :" Qu'y a-t-il de nouveau sur le journal ?" Et le journal qui n'aurait rien de nouveau, à qui manquerait la chronique quotidienne, qui négligerait les reporters, le reportage et même le bavardage auquel nous trouvons tous une certaine saveur féminine, ne serait pas digne de la fin de notre siècle et de notre civilisation. Il serait trop sérieux ou pas intéressant.

Mais, disons-nous, le *reporter*, qui devient un *interviewer*—deux mots anglais ou américains très modernes—grandit souvent en taille, en dignité et en caractère. Ce n'est plus un petit curieux qui cherche de petites choses. Il n'est plus obligé de se dissimuler par crainte ou modestie. Il n'a plus à redouter la tuile inglorieuse qui tomba sur la tête de Pyrrhus ou le projectile de Xanthippe. Son rôle s'étend. C'est un personnage. Il faut compter avec lui, comme avec un véritable pouvoir. Car il est, autant que son *Times* ou son *Herald* lui-même, un propagateur de gloire et un distributeur de rénommée. Sans lui, très souvent, le public cesserait de penser à vous ou vous négligerait à l'heure des oracles ou des honneurs. Mais il sait vous remettre en lumière. Il vous a vu, il vous a serré la main, il s'est assis à vos côtés, et, dans une intimité d'égaux, à moins qu'il ne soit votre supérieur, vous vous êtes longuement entretenus des choses de la politique, du gouvernement, de l'Etat, de la guerre, de la marine, des finances, de l'intérieur, de l'extérieur et du prochain Congrès. Car l'*interviewer*, dans ce cas, est un grand politicien, un financier, un diplomate, un homme aux connaissances aussi variées qu'étendues et pour lequel aucun sujet n'est trop élevé et aucune science trop profonde. Il n'est plus le sans-culotte du reportage insignifiant ou sans portée. Il entre librement aux palais des princes et dans la demeure des gens illustres, ou qui veulent le devenir. Il tutoie familièrement les auteurs, les romanciers, les poètes et les actrices. On le sollicite comme un maître. Tontefois, il ne répond pas à tous et sa't garder les distances qui conviennent à la grandeur. Et qui donc, d'un autre côté, oserait lui fermer sa porte, lui faire la grimace et le traiter d'un vilain nom ? Si même, étant un personnage politique ou un politicien, vous deviez trouver de la malice, de la malveillance et même du mal au bout de la langue ou de la plume de l'*interviewer*, ce serait bien loin d'être mortel, et vous n'en souffririez pas plus dans vos vertus que dans vos intérêts. Dans l'état de nos mœurs et de notre civilisation—qui donc l'ignore ?—le silence qu'on fait sur vous est bien moins profitable que tout le mal qu'on peut dire de vous. Ce mal dit, c'est l'attention publique, c'est l'affirmation de la valeur et c'est la popularité. Alcibiade, en son temps, l'avait déjà compris ; et si vous croyez, comme nous l'avons cru longtemps, que le mal est une cause d'improbation, un obstacle au succès ou un cas rédhibitoire, vous mériteriez de mourir misérablement sur un lit d'hôpital, à côté de pauvres diables de votre espèce, là où ne meurent point les glorieux millionnaires d'une société et d'une civilisation qu'on ne saurait trop vanter et bénir.

Mais assez sur le journal.

Et passons aux romans, aux drames et à la littérature morale de nos jours.

J. GENTIL.

A travers l'Actualité

Les comédiens peuvent-ils être de l'Institut ? Mounet-Sully y entrera-t-il ? — Voici l'opinion de quelques immortels.

M. Henri de Bornier.

" C'est avec plaisir que je verrais entrer M. Mounet-Sully à l'Institut, répond l'auteur de la *Fille de Roland*. Artiste incomparable, homme d'une grande distinction et d'une haute honorabilité, il serait tout à fait à sa place à l'Académie des beaux-arts, et même à l'Académie française. "

M. Henri Houssaye.

L'accueil est aimable. M. Henri Houssaye médite, puis, saisi d'un scrupule respectable :

" Elu, je n'ai pas encore pris séance. Ai-je le droit d'avoir un avis sur un tel sujet ? Serait-ce correct ? Excusez-moi, je ne le crois point."

M. de Heredia.

De l'hôtel habité par M. Houssaye à la rue de Balzac, il n'y a que la distance d'un fauteuil.

Le plus brillant des joailliers de la rime ne se dérobe pas aux ennuis d'une opinion à émettre. Volontiers, il écoute les humbles quêteurs que dans la fumée des excellents cigares où se réfugient ses rêves éclatants.

" M. Mounet-Sully.... j'ai l'honneur d'être son ami. C'est notre plus grand tragédien. De plus, parfait gentleman. Il ferait belle figure à l'Institut.

Mais pourrait-on l'y admettre ? On n'entre à l'Académie que si l'on fit œuvre de créateur littéraire. Qu'a-t-il créé ? Où est son œuvre ? Dans ses tiroirs ? Que ne nous la livre-t-il ?

" Aux Beaux-Arts, l'obligation est la même. Qu'a-t-il produit en ce genre ? Rien, si je ne m'abuse, quelques sculptures dont la réputation ne m'est point connue.

" A la vérité, il a été l'interprète admirable, mais seulement l'interprète, des œuvres d'autrui. Est-ce suffisant ? Je ne le crois pas."

Le peintre Jules Breton est arrivé sur ces entrefaites ; il a tendu l'oreille, attentif à la conversation. Le parfait rimeur l'interpella :

" N'êtes-vous pas de mon avis, Breton ?

—Absolument, répond l'artiste—sans ajouter d'arguments nouveaux—je ne tiens pour digne de l'Institut que le génie qui crée.

—M. Mounet-Sully, reprend M. de Heredia, n'est pas un créateur, en dépit d'un génie de composition scénique que j'admire beaucoup. Mais, s'il veut franchir les portes de l'Institut, qu'il publie un roman, fasse une pièce. Je ne partage, remarquez-le, aucun préjugé contre les comédiens, mais, dans l'œuvre du comédien, je ne trouve pas les qualités qu'on est en droit d'exiger de l'académicien. Mais qu'il y ajoute. M. Mounet-Sully a des talents de littérateur qui suffiront—outre son talent d'artiste—à lui mériter les voix de l'Institut, dit-on ; personne plus que moi n'en est enchanté."

M. Sully-Prudhomme.

Où est la vérité ? Où est l'équité ? Où est la logique ? C'est au cours de ces interviews qui vous mènent d'une opinion à l'autre sans transition, qu'on sent toute l'hérésie des doctrines absolues. La contradiction est à la base de tous les jugements humains. M. de Heredia, en somme, n'est point pour que le comédien entre à l'Académie. M. Sully-Prudhomme l'y voudrait voir.

La question l'intéresse, mais d'ainsi y répondre, *ex-abrupto*, sans préparation, pour un esprit de haute sagesse, qui vit dans la médication, ne sera-ce point pour trahir sa pensée ? Spontanément, il assimile l'art dramatique à tous les autres arts.

"Le statuaire, dit-il, prend une matière marbre ou terre et matérialise ses rêves. L'artiste transforme, lui aussi, l'argile de son être, le pétrit, et en fait le personnage du rêve ailleurs conçu. Par le geste, par l'attitude, par la parole, il incarne un personnage dont il n'a ni les qualités, ni les passions, ni les vices. Il crée avec son sang et avec son esprit, un être d'illusion, qui nous fait pleurer et qui nous fait rire. Cet homme-là a une œuvre, et l'Académie peut être au nombre des dignités qui lui sont dues."

La controverse n'est qu'allumée ; elle se poursuit. Qui sera victorieux ? On assure que les comédiens ont plus de défenseurs qu'on ne le supposait, surtout chez les lettrés.

Il ne serait pas bouffon de penser qu'ils retrouveront un jour les quatre sièges qu'ils ont perdus.

* *

Sujet funèbre, mais d'actualité, dans ce novembre qui finissait hier, et où "se déroulaient des crêpes sur nos fronts". Opinions de quelques contemporains sur la mort :

La mort ?—Le quart d'heure de Rabelais du banquet de la vie. (L'hôtesse ne fait pas crédit.]

Et j'espère bien que vous nous demanderez : "Que pensez-vous de la vie ?", le jour du prochain carnaval.

JULES CLARETIE.

Ça dépend des jours.

P. LOTI.

D'après le mythe antique, la mort et l'amour sont frères : l'un donne la vie, l'autre l'enlève. C'est que la mort est la fin nécessaire de tout acte et de toute forme de l'Etre. Sans elle, le monde serait insensible, immobile, et, par rapport à notre conception des choses, anéanti.

BERTHELOT.

S'il n'y avait pas la vieillesse, la mort serait une chose abominable ; mais, puisqu'il y a la vieillesse....

H. MEILHAC.

La mort n'est que la fin de la vie ! Elle a du bon : elle nous débarrasse des imbéciles et des canailles (si nombreux qu'ils sont légion) avec lesquels on est forcé de prendre contact. C'est toujours ça.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J.-L.-C. GÉROME,
Membre de l'Institut.

Si cela vous est égal, mon cher confrère, je vous dirai que je pense de la vie ; et cela reviendra au même, puisque la mort ne nous intéresse que par rapport à la vie. Vous ne m'interrogez pas, je suppose, sur ce qui se passe après la mort : j'ai là-dessus, non pas des opinions, mais des croyances ; seulement, elles n'ont rien à faire avec l'*interview*. Donc, parlons de la vie.

Je ne la trouve ni longue ni brève, et je suis sûr que vous conviendrez comme moi que ces mots " brièveté de la vie " sont absolument vides de sens. Notre durée d'homme est longue ou brève, par rapport à la durée d'autres êtres ; par rapport à nous, elle est exactement adéquate à la puissance de nos organes, à l'amplitude de nos ambitions et de notre évolution. L'homme qui a vécu la vie moyenne a pu perdre beaucoup de temps et encore faire à peu près tout ce qu'il est intéressant de faire ici-bas. Peut-être aimerait-il à recommencer ; mais c'est vraiment trop d'exigence. Je vous prie de ne pas considérer ceci comme un paradoxe : c'est le fond de ma pensée. L'homme aurait le droit de se plaindre s'il mourait, en moyenne, à onze ans, par exemple, et s'il était exceptionnel pour lui d'atteindre l'âge de l'amour, de la force, de la paternité. Mais songez que la moyenne des hommes a le temps d'avoir des petits-fils, d'être Napoléon ou Maupassant !

Renonçons donc, de parti délibéré, à des jours dont nous n'avons que faire ; prenons-les s'ils viennent ; ne les demandons pas à la vie universelle comme l'acquit d'une dette. Vous êtes né, je suppose, en 1862. Avez-vous beaucoup de chagrin de ne pas avoir vécu de 1852 à votre naissance ? Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi envier si âprement les dix ans qui suivront votre mort ? Le néant, après, diffère-t-il du néant, avant ?

Ces réflexions sont fort utiles, il me semble, pour qui veut se résigner à la mort, ou du moins à *sa mort*. Car il n'y a pas de théories qui donnent la résignation à la mort des autres, de ceux qu'on aime.... ou du moins, comme je vous le disais tout à l'heure, ces théories ne " sont pas pour l'*interview*. "

Bien cordialement à vous,

MARCEL PRÉVOST.

Réponse à la demande : Que pensez-vous de la mort ?

Chut !....

ALPHONSE DAUDET.

Entre les morts et nous, qu'y a-t-il ? Un nuage. Le nuage passera, et passe, car ce nuage, c'est le temps.

Quand nous voulons fixer la mort, la vie nous éblouit,

Si le tombeau était la fin de tout, aurions-nous ce frémissement respectueux qui prend à tout homme devant la majesté de la mort ? Quand un cercueil descend dans la terre, nous sommes solennellement émus, non pas de la peur d'y descendre nous-mêmes, mais de la terreur de l'inconnu. Où va celui qui est parti ? Il est entré dans les ténèbres pour nous impénétrables, mais qui sait si déjà le tombeau ne lui a pas ouvert une porte lumineuse. Qui oserait dire devant cette fosse ouverte que c'est un des gouffres du néant ? Non, le mort que l'on enterre s'éveillera plus vivant que nous ne le sommes, nous qui le pleurons.

La mort n'est pas une porte qui se ferme, c'est une porte qui s'ouvre. La vie présente est éclairée par la vie future.

La mort est moins sombre que l'exil, puisque la tombe n'est qu'une porte ouverte sur l'autre monde où chacun retrouve sa patrie.

La mort n'a d'action que sur l'œuvre de la nature : elle ne peut rien contre l'âme, œuvre de Dieu. Le tombeau ne prend pas la lumière.

Si le tombeau a la majesté du mystère, c'est que le tombeau ne renferme pas le néant. La nuit du tombeau a son aurore.

La mort soulève le couvercle de plomb sous lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement.

On salut le mort qui passe, comme le voyageur qui part en avant.

Voilà, mon cher confrère, quelques pensées sur la mort—avec une cordiale poignée de main, à la vie, à la mort.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Château de Parisis (Bruyères-sur-Laon.)

Tu te dis en tremblant, mon frère : " Il faut [mourir."
Cependant la Mort seule est clémente et délivre,
Chaque jour te vieillit et te fait plus souffrir.
Tu devrais avoir peur en songeant : " Il faut [vivre."

Monsieur,

Je considère la mort comme une chose très désagréable, mais inévitable, et dont, par conséquent, il faut s'efforcer de tirer tout le parti possible pour notre bien. Il faut donc tâcher de vivre toujours comme si l'on devait mourir demain. C'est-à-dire, chacun suivant sa croyance, dans l'état de grâce le plus parfait qu'il lui soit donné d'atteindre :—et en même temps, comme la vie a des côtés charmants, prendre chaque jour de cette vie courte ce qu'elle peut nous apporter d'heureux.

La fortune est simple, l'application en est chimérique : le mieux, je crois, serait de tâcher d'être constamment de bonne humeur, cela faciliterait la fin ;—mais c'est encore là une chose bien chimérique que la perpétuelle bonne humeur ! Enfin, chacun suivant ses moyens, n'est-ce pas ?

Veuillez croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments de confraternité.

HENRY GRÉVILLE.

Bois-Brion, Angers, 1895.

Je crois qu'il faut penser très souvent à la mort, si l'on veut avoir toujours la mesure à peu près exacte des choses de la vie.

A. DUMAS FILS.

FRANÇOIS COPPÉE.

De toutes les figures que nous nous proposons de faire passer, le dimanche, sous les yeux de nos lecteurs, il n'en sera peut-être pas de plus sympathique que celle de ce jour.

Francis-Edouard-Joachim, dit François Coppée, littérateur français, membre de l'Académie française, est né à Paris le 12 janvier 1842. Il fit ses études au Lycée Saint Louis, et entra, comme surnuméraire, au ministère de la guerre. Il se fit, très jeune, une réputation de poète par la publication de quelques pièces où, à travers d'heureuses imitations du romantisme, on sentait se dégager l'originalité.

Distingué d'abord parmi les collaborateurs du *Parnasse contemporain*, il donna, en 1866, un premier recueil personnel, le *Reliquaire*, et, deux ans plus tard, un autre volume de poésie, *Intimités*. Une des pièces du nouveau recueil, intitulée : *Poèmes modernes, la Bénédiction* et une autre pièce inédite, *la Grève des Forgerons*, eurent de grands succès de lecture publique.

Coppé donna ensuite au théâtre une fantaisie poétique, le *Passant* que l'on joua à l'Odéon en 1869, et qui reçut le meilleur accueil ; *Deux douleurs* drame en un acte qui fut interprété au Théâtre-Français en 1870, mais dont le succès fut médiocre ; l'*Abandonnée*, drame en deux actes, joué au Gymnase en 1871, et que le public accueillit assez froidement ; *Fais ce que dois*, épisode dramatique en un acte joué à l'Odéon en 1871, et dont les intentions patriotiques, traduites en beaux vers, furent très applaudies dans toute la France : les *Bijoux de la délivrance*, scène en vers rendu en 1872, à la même inspiration ; le *Luthier de Crenione*, drame en un acte, représenté au Théâtre-Français en 1877, et dont le succès rappela celui du *Passant*.

A la même période, se rattache un drame en quatre actes et en prose, en collaboration avec M. d'Artois, le *Petit Marquis*, joué à l'Odéon et non imprimé.

Attaché pendant quelques années à la Bibliothèque du Sénat, M. Coppée fut nommé, après le décès de M. Guillard, archiviste à l'Académie Française, en 1878. Il donna avec un certain éclat sa démission de ces fonctions, après son élection à l'Académie Française, qui eut lieu le 21 février 1884. Il y remplaça le poète Victor de Laprade ; et le 30 décembre 1888, il fut promu officier de la Légion d'honneur.

Outre ses premiers recueils de poésie réimprimés en divers formats et couronnés à diverses reprises : *les Humbles ; le Cahier rouge ; Olivier*, poème ; *l'Exilée ; les Mois*, poésie ; *le Naufragé*, poème : *la Marchande de Journaux*, conte parisien : *Contes en vers et poésies diverses ; l'Enfant de la balle*, conte parisien ; *Poèmes et récits ; Arrière-saison*, poésies ; *Une Mauvaise soirée*.

On a aussi de Coppée plusieurs volumes de prose et romans : *Une Idylle pendant le siège*, roman ; *Contes en prose ; Vingt contes nouveaux ; Contes et récits en prose ; Contes rapides* : un roman en partie autobiographique. *Toute une Jeunesse*, publiée dans l'*Illustration*.

Au théâtre, Coppée a fait représenter dans les douze dernières années : *la Guerre de cent ans*, drame en cinq actes, en vers, avec M. d'Arbois ; *la Corrignac*, bas-et pour l'Opéra ; *le Trésor*, comédie en un acte, en vers avec prologue ; *Severo Torelli*, drame en cinq actes, en vers ; *les Jacobites* : ces derniers à l'Odéon.

Il faut mentionner à part, *le Pater*, représentant une scène de la Commune de 1871, qui, après avoir été reçu par les sociétaires de la Comédie Française, fut interdit par le gouvernement.

Coppée a réuni son *Théâtre* et commencé une édition générale de ses œuvres.

La température en 1896.

JANVIER.—Du 1er au 7, cette année commence par de belles journées et un beau ciel clair ; du 7 au 14, les derniers jours nous donneront de la neige poussée par le vent de l'ouest ; du 14 au 22 nous aurons pendant ce laps de temps des journées très froides ;—du 22 à la fin du mois, le temps sera assez beau durant les premiers jours, mais nous aurons de forts coups de vent sur la fin.

FÉVRIER.—Du 1er au 5, nous avons la certitude d'une température de neige durant ces jours ;—du 5 au 13, à moins que le vent ne change, nous aurons encore quelque mauvais jours ; du 13 au 21, nous aurons encore quelques jours de neige et d'autres de froid ;—du 21 au 29, le ciel tra s'éclaircissant, mais nous aurons des journées très froides.

MARS.—Du 1er au 6, le temps sera beau et sec avec un ciel sans nuages ;—du 6 au 14, nous avons toutes les probabilités d'une tempête de neige et obstructions des chemins en différents endroits ;—du 14 au 22, neige si le vent est à l'ouest et grandes pluies si le vent est à l'est ;—du 22 au 29, la température de ces jours sera variable ; il est à remarquer qu'à l'approche de l'équinoxe les coups de vent sont d'ordinaire dangereux ;—du 29 mars au 4 avril, nous aurons de belles journées, mais froides.

AVRIL.—Du 4 au 12, nous aurons des pluies froides avec une température humide ;—du 12 au 20, temps généralement beau ; du 20 au 27, après quelques belles journées la température deviendra changeante et humide ;—du 27 avril au 4 mai, quelques jours de pluie, avec grand vent.

MAI.—Du 4 au 12, les premiers jours nous donneront beaucoup de pluie ; du 12 au 20 température changeante d'une journée à l'autre, mais s'améliorant vers la fin ;—du 20 au 26, nous aurons de belles journées favorables aux travaux de la terre ; du 26 au 3 juin, nous aurons de belles journées et une température plus chaude.

JUIN.—Du 3 au 11, temps changeant d'une journée à l'autre avec pluies fréquentes ; du 11 au 18, le vent du nord nous apportera de la pluie durant les premiers jours ; du 18 au 25, nous aurons encore de fréquentes averses ;—du 25 juin au 2 juillet, la température s'améliorera pour de bon et nous aurons les premières journées chaudes de la saison.

JUILLET.—Du 1er au 10, nous aurons des journées très pluvieuses ; du 10 au 17, la température sera variable avec fréquentes averses ;—du 17 au 24, nous aurons encore de fréquentes ondées ; du 24 à la fin du mois, il y aura des journées pluvieuses et la grande quantité de pluie qui tombera durant ce mois rendra la récolte de foin difficile.

AOUT.—Du 1er au 9, la température sera variable, quelques gros orages accompagnés de tonnerre ;—du 9 au 15, de belles journées favorables à l'agriculture ;—du 15 au 23 le temps sera beau et agréable ; du 23 à la fin du mois grandes chaleurs, beau ciel clair.

SEPTEMBRE.—Du 1er au 7, il faut s'attendre à une température variable mais plutôt mauvaise que belle ; du 7 au 13, quelques jours de mauvais temps avec de forte orages accompagnés de tonnerre ;—du 13 au 21 nous avons la certitude de belles journées mais un peu froides ;—du 11 à la fin du mois, on peut compter sur les plus belles journées de la saison.

OCTOBRE.—Du 1er au 6, le vent du sud nous apportera de la pluie ;—du 6 au 13, belles journées d'automne, car le reste du mois sera très désagréable ; du 13 au 21, température variable et fréquentes ondées ; du 21 à la fin du mois, encore de la pluie mais ensuite le temps deviendra plus beau.

NOVEMBRE.—Du 1er au 5, ce mois commencera avec des journées très pluvieuses ; du 5 au 12, il y aura encore beaucoup de pluie ; du 12 au 20, belles journées, mais un peu froides ; du 20 au 27, la température sera incertaine, mais plutôt de la pluie que du beau temps ; du 27 novembre au 4 décembre, la température deviendra plus froide, plus glaciale, avec quelques bourrasques de neige dans le nord.

DÉCEMBRE.—Du 4 au 11 nous aurons quelques coups de vent et de neige ; du 11 au 19, beau et fortes gelées, si le vent vient du nord ou du nord-est ; du 19 au 27 quelques journées variables, mais un beau ciel clair ;—du 27 à la fin du mois, une tempête de neige.

Stimulez les facultés, activez la circulation : purifiez le sang, par l'emploi de la Salsoparille d'Ayer.

FEUILLETON.

No 2. Commencé le 30 novembre 1895.

Le Petit Tableau.

PAR PIERRE MÉJAN.

I

Mme Bertini n'était pas aussi enthousiaste. " C'était folie, disait-elle, d'épouser un artiste ; l'amour passerait, et alors...." Mais l'amour l'emporta, et le mariage fut fixé aux prochaines vacances d'automne.

III

Octobre était là, et, une après-midi de ciel mélancolique, Fauvette alla voir son fiancé, rue Blomet. Essoufflée, ayant monté vite pour n'être pas vue, elle s'arrêta un instant sur le palier du cinquième, puis, trouvant la clef sur la porte, doucement elle entra. Personne : l'atelier était désert.

—Il ne peut tarder à rentrer, dit-elle : pourquoi n'est-il pas là ?

André, depuis quelque temps déjà, travaillait souvent hors de chez lui ; il avait obtenu la décoration d'un plafond dans un des hôtels en construction du Parc-Monceau, et Dieu sait s'il était heureux !

Confiante, Fauvette s'installa devant le chevalet, à cette même place où André laissait errer sa pensée vers les horizons roses : elle se sentait heureuse là, dans son atmosphère, chez lui, un peu chez elle déjà, et vingt fois elle fit le tour de ce petit atelier d'où rayonnaient toutes leurs ambitions.

L'ombre venait, depuis un instant déjà ; dans une mollesse heureuse, émue, la jeune fille rêvait, quand elle entendit un gémissement sourd.

Elle eut peur, et, se levant en sursaut, elle courut vers le petit recoin qui servait d'alcôve et abritait la modeste couchette de l'artiste, anxieuse, elle appela :

—André ! André !

Un gémissement plus déchirant que le premier lui transperça le cœur. Quoi ! il était là malade, mourant peut-être ? Hésitante, elle écarta le rideau, et alors, muette de stupeur, elle aperçut son bien-aimé inerte, le visage blême, le front ceint de linges blancs, au travers desquels un mince filet de sang perlait. Désespérée, lui prenant les mains, elle appela encore :

—André ! André !....mon bien-aimé ! c'est moi !....

Mais, dans une rigidité qui était déjà presque celle de la mort, il ne répondait pas.

En tombant d'un échafaudage, pendant qu'il travaillait à la décoration du plafond de l'hôtel du Parc-Monceau, André Favier s'était fendu le crâne. On l'avait transporté chez lui, et un médecin appelé à la hâte, avait déclaré son état très grave. La concierge de la maison était partie pour prévenir une vieille parente d'André.

Fauvette apprit toute cette catastrophe par une voisine de palier.

Et maintenant, sous la clarté vacillante d'une bougie, elle regardait le visage pâle de son bien-aimé, et la main sur son cœur elle suivait les dernières pulsations de cette vie qui était le souffle de la sienne.

Aller chercher un autre